

DANS
LA PEAU



DE

JEAN
GENET

JEANNE MOREAU & ÉTIENNE DAHO

INTERVIEW FRANCK VERGEADE - PHOTOGRAPHIES PIERRE RENÉ-WORMS

Elle, mythe vivant du cinéma français et jeune octogénaire. Lui, chanteur pop moderne et admirateur de trente ans son cadet. Réunis autour de la première œuvre littéraire de Jean Genet, ils interprètent *Le Condamné À Mort* avec force, éloquence et sobriété. Avant de monter sur les planches pour quelques concerts événementiels, Jeanne Moreau et Étienne Daho échantonnent avec complicité autour d'un auteur sulfureux.

Quel est le premier souvenir que vous aviez l'un de l'autre avant de vous rencontrer ?

Jeanne Moreau : Ses chansons.

Étienne Daho : Je suis tenté d'avoir la même réponse. Car j'ai vécu avec les albums de Jeanne Moreau, qui font partie de mes disques préférés de chanson française. Sans parler de tous les classiques qui sont dans notre inconscient collectif et qu'il faut revoir inlassablement : *Ascenseur Pour L'Échafaud* (1958), *Jules & Jim* (1962) et *Eva* (1962). J'ai plein de souvenirs de Jeanne.

JOUISSANCE

Pourquoi ce disque, qui paraît finalement l'année du centenaire de la naissance de Jean Genet, a-t-il mis autant de temps à voir le jour depuis la première fois où tu as interprété *Sur Mon Cou*, en 1996, à l'invitation d'Hélène Martin, sur la scène du Théâtre Molière ?

ED : J'y pensais après avoir chanté *Sur Mon Cou*, un titre que j'ai kidnappé et inscrit à mon répertoire depuis, mais c'était encore vague dans mon esprit. J'attendais qu'il se passe une chose magique comme l'arrivée de Jeanne... (Sourire.)

JM : En assistant à un concert d'Étienne à l'Olympia, en 2008, j'ai été bouleversée par sa version de *Sur Mon Cou* et par la réaction du public. C'était comme si un ange passait. Puis je l'ai attendu dans cette loge solitaire. (Sourire.) Lorsqu'il m'a parlé de son projet autour du *Condamné À Mort*, j'ai été immédiatement emballée.

ED : Après cette conversation, qui eut lieu pendant la tournée de *L'Invitation* (2007), tout m'a soudain paru évident. C'est comme si une intuition se réalisait. Nous nous sommes mis au travail assez vite, en laissant volontairement plusieurs périodes de maturation avec le texte.

JM : Il s'est écoulé un an et demi environ. Je tournais, puis j'y travaillais, Étienne voyageait, puis il y travaillait aussi.

ED : Par les hasards du calendrier, le disque paraît au moment des manifestations du centenaire de la naissance de Genet. J'espère que cet éclairage incitera les gens à aller le découvrir. Car c'est malheureusement un auteur au placard depuis des décennies. Il est beaucoup plus célèbre que ses écrits.

En s'attaquant à une telle œuvre, quel était l'écueil absolu à éviter ?

JM : On n'y a jamais pensé.

ED : Entre nous, il n'y en a pas eu. Tout s'est passé de manière très fluide. C'est un projet qui a un tempo particulier à cause des autorisations qu'il a fallu demander.

JM : En gérant tout cet aspect contractuel, tu m'as fait un vrai cadeau. D'ailleurs, je n'ai appris que très récemment que tu avais produit l'album.

ED : Cette énergie a été nécessaire pour réaliser ce projet. Cela nous a permis de prendre le temps et de réaliser le disque qu'on souhaitait et qui nous semble juste à tous les deux.

JM : L'un et l'autre nous sommes mis au service de Jean Genet.

ED : C'est la première fois que je me substitue ainsi à un auteur.

JM : Ce qui est d'ailleurs fou, c'est que tu as découvert Genet par le biais de David Bowie.

ED : En effet, j'avais lu dans une interview qu'il avait une admiration sans bornes pour Jean Genet et j'étais persuadé que sa chanson *The Jean Genie* (ndlr. sortie en single en 1972) lui était adressée – à tort, paraît-il. J'étais interloqué qu'un artiste étranger parle d'un écrivain français dont je n'avais encore jamais entendu parler.

JM : C'est le côté scandaleux et poétique de Jean Genet qui l'a profondément touché. Il est beaucoup plus connu à l'étranger qu'ici.

ED : Jean Genet est très associé à la mythologie du rock. Il a toujours fasciné des auteurs ou musiciens comme Patti Smith, Daniel Darc. C'est un personnage de roman.

JM : En France, il y avait une restriction, une autocensure à parler de l'acte sexuel aussi crûment. On dit souvent que les Anglais sont puritains, alors que ce sont plutôt les Français. Pourtant, c'est magnifique de sacrifier le sexe. C'est une vraie jouissance de parler de bite ou de couille. Je trouve ça tellement vulgaire les gens qui disent "le zizi".

ED : Oui, dans une vie d'artiste, on nous en donne très peu de fois l'occasion... (Sourire.)

Jeanne Moreau, vous avez eu la chance de côtoyer Jean Genet vers la fin des années 50. Quel homme était-il ?

JM : À l'époque, j'étais très jeune et je jouais, au

Théâtre Antoine, une pièce de Tennessee Williams mise en scène par Peter Brook.

ED : *La Chatte Sur Un Toit Brillant...*

JM : Alors, il venait me chercher le soir après la représentation. On vadrouillait dans Paris. C'était une période où je sortais beaucoup. Je ne pensais ni à l'artiste ni au poète. Il draguait et moi aussi, sans le vouloir. Alors on s'amusait.

ED : Tu jouais le rôle de l'appât. (Sourire.)

JM : Il m'installait sur une banquette devant la glace et il pouvait ainsi voir les garçons arriver. (Sourire.)

Quels étaient vos référents en matière d'œuvres littéraires adaptées en musique ?

ED : Je n'y ai pas pensé, c'est un développement de *Sur Mon Cou*. Le fait que Jeanne s'inscrive tout à coup dans ce projet nous a permis de réaliser notre propre histoire. Au final, c'est quelque chose qui nous ressemble.

JM : On a mis du temps à trouver les passages parlés respectifs. D'ailleurs, au début, tu étais réticent parce que tu ne l'avais jamais fait.

ED : C'était un autre monde pour moi. Par nervosité, j'avais tendance à dire le texte trop vite. Jeanne m'a guidé et conseillé.

JM : Oh, je ne t'ai pas conseillé, je t'ai simplement dit la phrase de Klaus Michael Grüber : "La parole froide, le cœur brillant".

ED : On a ainsi avancé avec le texte, en le prenant du début à la fin. Car il est impossible de le tronçonner.

JM : Par un système de balancier, on voyait quelle partie du texte allait mieux dans la bouche de l'un ou de l'autre.

En travaillant sur *Le Condamné À Mort*, qu'avez-vous appris l'un de l'autre ?

JM : Ça ne se dit pas. (Sourire.) Nous sommes de la même famille, entre guillemets.

Des titres comme *Le Vent Qui Roule Mon Cœur*, *Ô La Douceur Du Baigneur* ou *Pardonnez-Moi Mon Dieu n'auraient pas déparéillé sur ton dernier album, *L'Invitation* (2007).*

ED : C'est très flatteur. La voix y est sans doute pour beaucoup, ainsi que la manière dont ces morceaux sont arrangés.

En France, il y avait une restriction, une autocensure à parler de l'acte sexuel aussi crûment. On dit souvent que les Anglais sont puritains, alors que ce sont plutôt les Français.

JM : Il a été question que je chante également, j'y ai renoncé parce que ma voix devient de plus en plus virile avec le temps.

Comment avez-vous enregistré ?

ED : À 90%, toutes les voix chantées sont des premières prises. Le ton des démos, enregistrées simplement guitare-voix, était juste. Si j'avais dû les rechanter, j'aurais perdu toute leur fraîcheur.

JM : Pour les parties dialoguées, nous avons enregistré face-à-face en studio.

Il y a quelques années, vous deviez enregistrer un album sous la houlette de Jean-Louis Murat, qui était l'adaptation de textes de Madame Deshoulières.

JM : Oui, mais ça ne me plaisait pas. C'est finalement Isabelle Huppert qui l'a fait.

Quel rapport entretenez-vous avec la musique dans votre quotidien ?

JM : Actuellement, j'écoute Gustav Mahler.

ED : Nous avons les mêmes goûts en musique classique. Satie, par exemple, j'en suis dingue.

JM : Autrement, j'aime beaucoup Camille, que je suis déjà allée voir en concert.

Cet automne, en particulier sur les planches du Théâtre de l'Odéon, vous donnerez quelques représentations du *Condamné À Mort*. Comment s'articulera le spectacle ?

JM : Le théâtre, c'est mon monde. Au contraire de la Comédie Française, l'Odéon est un lieu qui respire, grâce à cette place autour de laquelle tourment les badauds, les voitures. Et l'acoustique y est superbe.

ED : Ce sera une grande première. Je suis tellement impressionné d'aller jouer là-bas. Le Théâtre de l'Odéon est très lié à Jean Genet. Il y a moult anecdotes autour des représentations polémiques de ses pièces. Comme nous interprétons une œuvre, nous sommes limités par sa durée, qui est à la fois un peu courte et très dense.

JM : On a bien pensé rajouter des chansons, comme celle que j'interprète dans *Querelle* (1982) de Fassbinder, *Each Man Kills The Thing He Loves* (ndlr. d'après les paroles d'Oscar Wilde), ou d'autres qui avaient à voir avec la brutalité sexuelle ou la passion.

ED : On y a même travaillé, en enregistrant

notamment une version du *Funambule* de Genet, mais le texte du *Condamné À Mort* est d'une telle densité que l'on a dû renoncer. Alors, Jeanne a proposé une idée qui était la meilleure par rapport à la scène.

JM : Soit reprendre le livre de Jean-Paul Sartre (ndlr. *Saint Genet, Comédien Et Martyr*, 1969), en esquissant une biographie de Genet à travers quelques extraits de son ouvrage.

ED : Ce préluce permettra d'aborder le petit Genet, un enfant de l'assistance publique, un petit voleur, qui deviendra un grand aventurier parti dans la légion étrangère, puis enfermé à la prison de Fresnes. Mis au défi par un camarade de cellule, il commence à écrire des poèmes... D'ailleurs, sur la première édition du *Condamné À Mort*, au lieu du nom de l'éditeur, il est simplement écrit : Fresnes 1942. (Sourire.)

Au final, Étienne, comment places-tu cet album dans ta discographie, qui paraît sur ton propre label Radical Pop Music ?

ED : C'est la suite logique. Ça me permet de prendre une grande bouffée d'air et de ne pas retomber dans le système classique de la sortie d'un album pop, avec la promotion, la tournée. Cela me permet de voyager et de me reconnecter à une liberté, une autonomie, une ouverture, dont j'avais envie et surtout besoin. Le timing est parfait. Ce disque marque la fin de ma collaboration avec EMI. D'ailleurs, je précise que l'album sortira également en vinyle. Que ce soit Jeanne ou moi, nous sommes des interprètes au service d'un texte. Cette distance-là est très confortable par rapport à un album de chansons originales où l'on met en scène sa vie.

Tu figures au générique du tribute à David Bowie, *We Were So Turned On*, qui vient de paraître. Pourquoi as-tu choisi de reprendre *Heathen*, une chanson de l'album paru en 2002 ?

ED : Je tenais à reprendre une chanson récente dont je suis très familier.

Pour conclure, si vous deviez vous résumer respectivement par un mot ?

JM : Vous savez, nous avons chacun notre part de mystère et notre relation est mystérieuse. On a quelque chose en commun, c'est l'audace, la curio-

JEANNE MOREAU & ETIENNE DAHO
Le Condamné À Mort De Jean Genet
(RADICAL POP MUSIC/NAÏVE)



À l'heure de célébrer le centenaire de la naissance de Jean Genet, Étienne Daho se consacre à l'adaptation d'une lecture chantée (par moments) d'un poème de l'écrivain, *Le Condamné À Mort* (1942), en compagnie de mademoiselle Jeanne Moreau (au sens qu'une ancienne tradition théâtrale confère à ce titre). Enfant de l'assistance publique, Genet se voit ainsi confier sur disque à une mère de substitution, fait-elle masquerelle (c'est d'ailleurs le rôle que tenait l'actrice dans l'adaptation au cinéma de son ouvrage *Querelle De Béret* par Rainer Werner Fassbinder en 1982). Car si le dispositif figure effectivement bon la théâtralité, il n'est jamais guidé. Au royaume de la culture désormais officielle (cette lecture est même donnée sur scène à l'Odéon), Daho fait un pas de côté. Il produit l'enregistrement sur son propre label et prend manifestement du plaisir à chanter avec suavité les vers les plus impudiques à propos des chibres fulgurants, quand son aînée alterne ces moments enlevés et élégants par une lecture stricte, digne du rapport de police, qui plus est de sa voix abimée. Une douche nécessaire du meilleur effet, dont la dualité est à propos. Chaque fois qu'il est question de Maurice Piorge, le condamné dont il est chanté la mort dans ce poème, et qui a aussi déclenché la rédaction du *Journal Du Voleur* (1949), l'ouvrage le plus célèbre de l'écrivain ("Sans lui dont la mort n'a pas fini d'impressionner ma vie, je n'aurais jamais écrit ce livre"), Genet parle en effet et avant tout de Genet. Il creuse le mythe du double, entre violence et émerveillements. Jeanne Moreau et Étienne Daho travaillent à leur tour ce contraste, et font comme ils l'entendent : si l'hommage compassé est déplacé quand il s'agit de l'univers des voyous lyriques de Genet, cet album veille de toute manière à n'y jamais tomber. Ne dit-on pas qu'adapter ou traduire, c'est un peu trahir ? Tous les voleurs qui peuplent le monde de Genet s'y connaissent en trahison. JW

sité. Vous avez deux mots : audace et curiosité.

ED : Jeanne est une énergie, un rayonnement. C'est très stimulant de travailler avec elle. Elle m'a ouvert à un autre monde qui m'était étranger. Je connaissais le chant, mais pas les passages parlés, qui sont quasiment de l'ordre de la comédie. C'est difficile de résumer Jeanne, elle est trop multiple. Elle m'a emporté avec elle.